

## Camille GERMAIN de MONTAUZAN

(1862-1942)

Discours prononcé aux obsèques par M. le Doyen DUGAS

MADAME,

En vous exprimant, à vous et à ceux qui vous entourent, la profonde et respectueuse sympathie de la Faculté des Lettres dans votre grand deuil, j'apporte notre dernier hommage à un de ses maîtres les plus anciens et les plus respectés. M. Camille GERMAIN DE MONTAUZAN appartenait depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1911 à l'Université de Lyon. Admis à la retraite à partir d'octobre 1933 et nommé professeur honoraire, il n'avait pas cessé de fréquenter la Faculté; soit à la bibliothèque soit dans nos assemblées, il aimait à se retrouver au milieu de nous, et c'est toujours avec un vif plaisir que nous revoyions ce collègue si affable, si courtis et si bon. Sa taille s'était un peu courbée, mais son esprit restait toujours aussi vif, et il ne cessait de s'intéresser à la vie d'une maison à laquelle il appartenait depuis plus de trente ans. C'est donc vraiment, dans toute l'acception du terme, autour d'un des nôtres que nous sommes aujourd'hui réunis.

Camille Germain de Montauzan n'était pas venu tout de suite à l'enseignement littéraire. Il avait commencé par être ingénieur des Mines, mais sa vocation était autre. Sans qu'il m'ait jamais fait de confiance à cet égard, je suppose que, dès sa jeunesse, il était enclin à la culture des lettres. Aussi, à un âge où en général les destinées sont fixées, eut-il le courage d'abandonner sa première carrière, d'entrer dans l'enseignement secondaire et de préparer l'agrégation. En 1899 il faisait ses débuts comme professeur de rhétorique au lycée de Mont-de-Marsan; il passait ensuite au lycée de Saint-Etienne, sa ville natale,



comme professeur de seconde, puis de première, et commençait la préparation de ses thèses de doctorat, qu'il soutenait en 1908. La faveur avec laquelle elles étaient accueillies lui ouvrait presque immédiatement les portes de l'enseignement supérieur, et un cours d'Antiquités lyonnaises était créé pour lui à la Faculté des Lettres de Lyon. Désormais sa carrière était tracée, et il ne devait plus quitter Lyon où il devenait, en 1923, professeur titulaire d'Antiquités nationales.

C'est que ses thèses avaient révélé en lui un chercheur original et perspicace. Dans sa thèse principale : *Les aqueducs antiques de Lyon*, il avait su associer sa double compétence d'ingénieur et d'humaniste pour écrire un volume qui, en même temps que très technique, ouvrait des horizons nouveaux sur l'histoire de la région lyonnaise et de l'Empire romain. Dans ce travail il ne se contentait pas, en effet, d'étudier et de décrire, en précisant leur histoire, les installations par lesquelles s'est faite successivement l'alimentation en eau de Lyon antique, aqueducs du Mont-d'Or, de Craponne, de la Brèvehne, du Gier ; il expliquait en technicien les procédés par lesquels avaient été surmontées les difficultés du terrain et réduites les différences de niveau, la façon dont avait été réalisée la construction tant au point de vue du choix des matériaux que du recrutement de la main-d'œuvre, l'organisation administrative grâce à laquelle des entreprises aussi importantes avaient pu être financées et menées à bout. Pour lui l'étude archéologique s'élargissait en étude historique ; à propos de monuments touchant de près à la vie antique, il faisait revivre tout un aspect de la vie provinciale à l'époque gallo-romaine.

Les mêmes préoccupations réapparaissent dans sa thèse complémentaire : *Essai sur l'art et la science de l'ingénieur aux premiers siècles de l'Empire romain*. Là aussi se retrouvent associés l'ingénieur et l'humaniste, le scientifique et le littéraire. Heureuse alliance qui lui permettait de parler avec compétence des procédés de calcul et d'arpentage dans l'antiquité, de reconstituer les instruments employés par les géomètres, de faire comprendre le fonctionnement des pompes et des machines hydrauliques ! Ici ce n'était pas seulement dans le monde

romain qu'on le voyait se mouvoir avec aisance; il analysait avec la même facilité les écrits des savants et des ingénieurs grecs.

Ses deux thèses faisaient de Germain de Montauzan un maître de l'archéologie gallo-romaine, et plus spécialement de l'archéologie lyonnaise. Désormais, aux côtés de Philippe Fabia, son activité était tout entière orientée dans ce dernier sens : c'est sur le mont sacré de Lyon, sur la colline de Fourvière, qu'en une collaboration fraternelle se concentraient les efforts des deux chercheurs. Trois rapports sur les fouilles de Fourvière ont exposé les résultats des premières campagnes dans les *Annales* de l'Université, rapports qui ne sont pas seulement des comptes rendus mais de véritables mémoires, où les documents trouvés : céramiques, mosaïques, inscriptions, restes de constructions, sont examinés, commentés, élucidés. Une série d'articles parus postérieurement dans les principales revues savantes ont toujours pour pivot et pour centre cette colline de Fourvière, à l'histoire de laquelle il était passionnément attaché. Germain de Montauzan m'a dit plusieurs fois qu'il aurait voulu faire un ouvrage d'ensemble sur Fourvière, mais l'âge était venu, et les occupations multiples. Sans doute aussi, lui qui avait été un initiateur, se rendait-il compte que la documentation n'était pas encore au point, qu'il fallait attendre un déblaiement plus complet pour tenter un travail de synthèse. Avec sérénité il passait le flambeau à ceux qui venaient après lui, content d'avoir apporté sa contribution et pouvant se rendre le témoignage que, dans l'œuvre de reconstitution du passé lyonnais, cette contribution était précieuse, personnelle et durable.

Du moins put-il rédiger, dans l'*Histoire de Lyon* publiée par la Société lyonnaise des études locales, la section gallo-romaine. Les quelques chapitres dans lesquels il présente le tableau de cette première période de l'histoire de notre cité, sont l'œuvre d'un historien qui utilise avec une égale compétence, pour ressusciter la vie du passé, les diverses sortes de sources : textes, ruines, monnaies, objets de tous genres. Il y a évoqué à grands traits, d'une façon à la fois large et concrète, depuis Munatius Plancus jusqu'à Eucher, c'est-à-dire durant cinq siè-

cles, la fondation, la prospérité et le déclin de Lyon, histoire qu'il termine en faisant pressentir le rôle futur de la cité comme métropole religieuse. La maîtrise avec laquelle il traitait ce sujet, tous, au moment où paraissait ce volume, la reconnaissaient depuis longtemps, non seulement à Lyon mais à Paris. En 1935 l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en se l'attachant en qualité de correspondant, avait tenu à ratifier une notoriété fondée sur une œuvre scientifique du meilleur aloi.

Cette œuvre scientifique, elle s'associe dans notre esprit au souvenir d'une urbanité et d'une cordialité qui faisaient de Camille Germain de Montauzan le plus aimable, le plus agréable des collègues. Plein d'esprit, et d'un esprit qui n'était jamais méchant, toujours soucieux de faire plaisir, il était particulièrement à sa place dans notre Faculté, où la parfaite entente est traditionnelle. Son souvenir y restera, comme il restera à Fourvière, souvenir du bon ouvrier qui, sa tâche accomplie, peut se reposer en paix.

25 avril 1942.